

L'Indé Panda

Magazine littéraire gratuit par des auteurs indépendants.

Numéro 2 – Janvier 2017

Solenne Hernandez

Selma Bodwinger

Khalysta Farall

Nathalie Bagadey

Jeanne Sélène

Nicolas Chevolleau

Patrice Dumas

Alan Spade

Hélène Ourgant

Éric Abbel

Cindy Costes

© L'Indé Panda, Janvier 2017

Couverture, logo L'Indé Panda et mise en page de la version PDF à télécharger sur le [blog](#) par

© Christian Bianchi

<https://www.facebook.com/christian.bianchi.180>

<https://www.facebook.com/manonthespoon>

Les auteurs conservent tous leurs droits et responsabilités sur leur texte, L'Indé Panda ne peut être considéré comme auteur ou responsable des textes présentés dans ce magazine hormis l'éditorial et le mot de la fin.

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Sommaire

Éditorial

Amis lecteurs,

Aimez-vous les défis mystères ? Nous oui. Alors qui reconnaîtra l'auteur de ce petit texte ?

« Les arbres, les oiseaux. Mauve s'avança : « Alec, tu m'écoutes ? »

Je dirigeai alors mon regard rêveur vers la fenêtre pour contempler le ciel. Les rayons matinaux du soleil hivernal perçaient avec difficulté la couverture nuageuse. J'ai refermé la vitre de la baie et me suis enfoncé dans la chienne offerte pour la Saint-Valentin. L'attente commença, dans un calme inquiétant. Pas si calme que ça, finalement. Alors l'idée m'est venue. J'ai tenté de faire la conversation, à propos de tout, de rien, de notre vie d'avant. « Qu'importe l'écrin » dit-elle en riant, des lumières dans le regard bien plus intenses que ce jour lointain, devant le cinq étoiles de notre voyage de noces. »

En réalité ce n'est pas un, mais onze auteurs qui se dissimulent derrière ce texte. Chacune de ces phrases est en effet empruntée aux nouvelles de ce recueil. Dans ce cadavre exquis surgit le bouillonnement qui anime l'esprit des auteurs indépendants. La liberté y est totale, leur créativité en quête perpétuelle d'un nouvel horizon.

Pour cette nouvelle année, *L'Indé Panda* vous offre ses vœux de curiosité, de surprise et d'enrichissement. Grâce à vous, notre premier numéro a été un succès. C'est le signe que beaucoup apprécient les offres de lecture complémentaires aux sentiers battus de l'édition. Indé Panda nous sommes, indépendants nous restons ! Voici donc ce nouveau millésime sélectionné par notre Comité de lecture durant l'automne. Bien que classées par ordre de préférence, toutes les nouvelles sont évidemment gagnantes dans notre esprit. Seule la pluralité prévaut.

Près de 70 auteurs ont concouru pour ce numéro. Merci à eux. À regret, nous avons écarté un certain nombre de textes en raison de leur orthographe imparfaite. Chaque nouvelle doit répondre aux exigences de notre langue. Non négociable. En retour, le lecteur respecte l'œuvre pour sa force d'imagination. C'est le pacte de la littérature et *L'Indé Panda* y tient comme à la prunelle de ses (doux) yeux.

Merci pour vos encouragements. Pour les petits pandas que nous sommes, c'est toujours un amusement et un émerveillement de découvrir ces pépites derrière des plumes insoupçonnées.

Belle lecture !

Le comité de lecture de L'Indé Panda

Je m'appelle Marion - Solenne Hernandez

Je m'appelle Marion.

Je ne suis pas blonde. Encore moins une belle rousse. Je n'ai aucune courbe généreuse. On ne m'a jamais fait les louanges de mon rire cristallin. Ni de ma bouche si bien dessinée.

Je m'appelle Marion, j'ai 27 ans. Une barbe. Des cheveux indisciplinés. Et je suis un homme.

Les parents, parfois, on se demande à quoi ils pensent.

Les miens ont dû perdre un pari, ou quelque chose comme ça.

Je m'appelle Marion, et je ne vois plus rien.

La vie, parfois, on se demande à quoi elle pense.

La mienne a dû perdre un pari, ou quelque chose comme ça.

Je suis professeur d'arts plastiques, en collègue. Je suis peintre, aussi, à mes heures perdues. Enfin, j'étais.

Parce que tout allait bien. Ni plus ni moins. La vie suivait son cours. Tous les jours, j'essayais d'intéresser des adolescents. Je tentais de les convaincre que la matière que j'enseignais n'était pas si inintéressante que ce qu'on avait bien pu leur raconter. Je dois dire, parfois, j'y arrivais. Réussir à capter l'attention d'une douzaine de paires d'yeux vitreux, y'a pas à dire, c'est grisant. Ça n'arrive pas tous les jours, alors je dégustais. Je faisais tout pour que le temps s'arrête. Mais je suis professeur d'arts plastiques, pas magicien.

Mais, oui, tout allait bien. Ni plus ni moins. Puis un jour, la vie pète un câble.

Une chute. Beaucoup trop longue et de beaucoup trop haut.

« Il a eu de la chance. » a-t-on dit à mes parents.

Je ne sais pas trop ce que la chance a à voir là-dedans. Si j'avais eu de la chance, je ne serais pas tombé. Pas de chute, pas de coma. Pas de réveil dans le noir, pas de panique. J'ai cru que je n'arrivais pas à ouvrir les yeux, au début. Mais ils étaient ouverts.

— Il est aveugle ?

Il faut vraiment que j'apprenne à ma mère à chuchoter.

Je m'appelle Marion, et je suis aveugle.

Ça perturbe, comme changement. Je peux marcher. Je peux toucher. Je peux sentir. Je peux penser. Parler. Respirer. Boire. Manger. Rire. Pleurer. Éternuer. Me gratter. Soupirer. M'accroupir.

Mais je ne peux plus voir. Regarder. Observer. Analyser. Percevoir. Découvrir. Contempler. Examiner. Remarquer. Entrevoir. Discerner.

Même s'ils sont ouverts, mes yeux se sont fermés. Mes pupilles se sont figées sur le monde comme je le connaissais. Je ne le verrai plus changer.

C'est comme si le temps s'était brutalement arrêté.

Je suis peut-être magicien, finalement.

Pour ne pas sombrer, je me souviens. J'essaie de retracer de mémoire les contours de tout ce qui me manque. Les arbres, les oiseaux. Les voitures. Le sourire de la boulangère. Les cheveux du vieux voisin. Je m'accroche aux odeurs comme une étoile à la voûte céleste. J'essaie de prolonger chacune des sensations contre ma paume comme un amoureux transi pour un baiser.

J'ai peur d'oublier.

Mais, à chaque fois que j'ai peur, j'entends la voix de mon père.

Étrangement, ce n'est pas son visage qui se dessine dans mon esprit. Quand il parle jaillit un bleu profond, intense. Une tache de couleur immense qui chasse le vide. Elle est dense. C'est un bleu magnifique, un bleu rare. Un bleu que j'aurais rêvé peindre, sans doute. Un bleu

que je n'ai jamais réussi à obtenir moi-même, en mélangeant mes couleurs. C'est un bleu qui m'enveloppe et me réchauffe, comme un océan étourdi sous la chaleur du soleil. Un bleu rassurant. Quand mon père parle, je le vois bleu océan. Infini. Stable.

Je ne l'écoute pas toujours. Je contemple cette couleur qui danse en face de moi. Dans mon esprit. Dans ma tête. Elle se meut au rythme de ses intonations, des vibrations de sa gorge. Quand il se tait, elle reste là. Tant que la conversation n'est pas terminée, elle reste là.

Quand je discute avec mon père, ma voix ne vient pas lui voler la vedette. Ma voix n'a pas de couleur. Elle est transparente. Neutre. Peut-être parce que je sais déjà ce qu'elle va dire.

Et parfois, alors que je n'ai pas remarqué sa présence, la voix de ma mère se dessine. C'est une pluie jaune. Un jaune solaire. Je la vois comme une infinité de gouttes qui tombent en une danse interminable. Quand mes parents se parlent, des gouttes de soleil tombent dans l'océan et s'y mélangent avec poésie et délicatesse. Aucun peintre au monde ne serait capable de rendre à cette harmonie toute sa majesté. Et ma mère parle, parle et parle encore. Sa voix est très mélodieuse, je pense que c'est pour ça, les gouttes. Elle jaillit de nulle part, et n'importe où. Comme des notes de musiques dans une symphonie. Lorsque l'on croit qu'elles surgissent de toutes parts.

Mes parents essaient de ne pas se disputer devant moi, je le sais. Mais ils n'y parviennent pas toujours. Ils s'aiment aussi fort qu'ils se chamaillent. Et, lorsque ça arrive, le bleu se fige et le jaune se déploie. Plus de mélange, plus de fusion. Deux couleurs distinctes, qui bouillonnent parfois. Un spectacle fascinant, qui m'en fait oublier les maux. Et leurs mots, aussi.

C'est ainsi que j'ai découvert que chaque voix avait sa propre couleur, dans mon esprit. Parfois, elle n'apparaît pas tout de suite. Celles des personnes que je connais depuis longtemps apparaissent immédiatement. Celles des inconnus ne se révèlent jamais au prime abord. Il faut que je les entende, longtemps. Plusieurs fois. Une couleur, c'est timide, vous savez.

C'est peut-être le peintre en moi.

Je regrette de ne plus rien voir. J'aimerais tellement leur montrer. Que mon père découvre combien il est apaisant. Que ma mère s'émerveille de sa voix si lumineuse. Mais je ne peux pas. Ils penseraient que je deviens dingue.

Pourtant, ces voix et leurs couleurs me fascinent. J'ai le sentiment de découvrir un tout autre univers. D'ouvrir les yeux.

Haha.

Les jours passent sans que je ne les voie. Je distingue la nuit, parce qu'elle est longue et interminable. Parce qu'elle est silencieuse. Mais plus parce qu'elle est noire. Maintenant, il fait tout le temps nuit sur moi. C'est différent. Je n'ai plus peur des monstres. La nuit, c'est mon quotidien. Je l'apprivoise, chaque jour un peu plus.

Je suis de retour chez mes parents. Mon meilleur ami s'est toujours moqué de moi, pour ça. Même avant, j'étais chez eux. Question de praticité, et de flemme aussi. Un peu d'appréhension, sans doute.

Mon meilleur ami, Loïc. Une voix d'un orange si éclatant qu'il en atténue toutes les autres couleurs. Il a toujours été comme ça, Loïc. Quand il entre dans une salle, on ne voit que lui. Pourtant, il ne fait rien pour. Il est discret. Mais il a ce truc. Et sa voix aussi.

— Ce soir, on sort.

L'orange constelle mon ciel tout noir comme la traînée d'une étoile filante gigantesque.

Je me renfrogne dans mon fauteuil. Non, je n'ai pas envie de sortir.

Loïc le sait, et Loïc est têtue.

Je le sens bouger autour de moi. Il s'approche, il recule, puis revient. La chaleur de son corps bouge à son rythme.

— Allez, Marion. Change-toi, et on bouge.

Je croise les bras, sans dire un mot. Mon ventre est noué et une sueur froide court le long de ma colonne vertébrale.

J'imagine tout ce que je vais pouvoir entendre à mon sujet, dehors. C'est un petit village. Tout le monde se connaît. Me connaît. Et ils vont parler. Parasiter. Je les imagine déjà, avec leurs : « Oh, regarde, il est là »... « Il aurait pu mettre des lunettes noires... ! »... « Ses pauvres parents... »... « En même temps, s'il n'avait pas pris autant de risques... »

Je les entends, comme s'ils étaient là, à côté de moi. Dans mon esprit, des taches sombres. Du vert kaki, du marron passé. Des taches qui s'étalent et s'étalent encore. Des taches qui recouvrent ce si bel orange. Des taches qui grossissent.

Puis une immense vague de bleu.

Une pluie d'or.

Je distingue de l'orange, au fond.

J'assiste à une véritable guerre entre les voix que je m'imagine, et celles qui m'entourent. Puis je réalise. Le bleu. Le jaune. Mes parents sont arrivés. Ils soutiennent Loïc. Ils veulent que je sorte. Les négociations durent un moment. Je ne veux pas, ils insistent. Ce n'est pas pour eux, c'est pour moi. La vie continue, je dois y aller. Ça me fera du bien.

Je finis par céder.

La peur au ventre. J'ai l'impression qu'on m'a enfoncé tous les pinceaux de ma collection dans la gorge.

Loïc m'aide à choisir ma tenue, et nous partons.

Je n'ai pas de canne. J'ai refusé de la prendre. Je m'accroche à Loïc.

La moule, le rocher, tout ça.

Je m'appelle Marion, et je suis paniqué.

L'idée de ressortir. D'entendre cette vie grouillante, autour. De n'avoir d'autre choix que celui de me souvenir. À voix basse, Loïc me guide. Je n'ai aucun repère, encore, ici. Pourtant, ce bar, on le connaît.

— Oh, tiens, il y a une nouvelle serveuse !

Loïc me décrit tout. Dans les moindres détails. S'il y avait un concours du meilleur des meilleurs amis, les autres concurrents déclareraient forfait face à lui. Il sait que je me sens mal. Je le devine à ses intonations, à ses respirations. Mais il veut que j'y arrive, et il ne me lâche pas. Il me parle presque en continu. Pour que je n'entende rien d'autre.

— Comme ça, pas de tache dégueu. Que de l'orange, dit-il.

Je lui ai raconté, pour les couleurs. Dans la voiture. Il ne s'est pas moqué. Il ne m'a pas pris pour un dingue. Je lui ai dit que c'était sans doute lié à la peinture. À cette passion que j'ai pour l'art. À ce quotidien de professeur d'arts plastiques qui me faisait voir, littéralement, de toutes les couleurs.

— Bah heureusement que t'étais pas proctologue.

Il m'a fait rire, ce con.

Et nous voilà. Assis. À notre table. Je le devine sous mes doigts, au contact du bois usé. On y a gravé notre vie. Je me suis toujours dit que je saurai reconnaître cette table les yeux fermés.

Comme quoi.

— C'est ma tournée !

Je devine à sa phrase qu'un serveur arrive. Peut-être Théo ? C'est toujours Théo qui vient nous servir.

— Bonsoir, vous avez choisi ?

Je manque de tomber de ma chaise. Je ne connais pas cette voix, pourtant, je la vois. Dans ma tête. Elle vient de déclencher un feu d'artifice. Des couleurs pures, intenses, fortes, et douces à la fois. Elles jaillissent de tous les côtés. Mon cœur s'accélère. Je crois que j'ai la

bouche entrouverte, pourtant je ne dis rien. Je ne peux rien dire. Je suis fasciné par ce que je viens de découvrir.

J'entends Loïc répondre pour nous. Puis commencer une conversation. Et la voix, féminine, lui répond. De longues secondes.

Et le feu d'artifice reprend de plus belle. Une cascade de couleurs enivrantes et vibrantes. Un tourbillon d'or et d'argent, des flocons de prune et de pourpre. Un véritable spectacle, une chorégraphie. Chaque mot révèle une nuance que je n'avais jusque-là pas découverte. J'aimerais que la voix ne s'arrête jamais. Je voudrais voir ses couleurs pour l'éternité.

Pourtant, elle s'en va. Ce doit être la nouvelle serveuse.

Elle est partie chercher notre commande.

Cela veut dire qu'elle va revenir, et parler à nouveau.

Colorer mon esprit, sans peinture et sans pinceau. Chasser le noir et le sombre de cette nuit que je croyais immortelle.

J'entends le rire de Loïc.

— Marion, t'as la tronche d'une gamine à qui on vient d'offrir une licorne.

Je l'entends, mais à peine. Le bruit de mon cœur qui tambourine contre ma poitrine m'envahit soudain. Je sens mes paumes, moites. Impossible d'arrêter de sourire. Haute voltige.

Dans le bruit ambiant, je la cherche. Cette voix. Ce feu d'artifice.

Je l'entends à nouveau, lointaine.

Et les couleurs virevoltantes, encore. Comme une drogue. J'en ai besoin, je sais que j'en aurai toujours besoin. Cette voix devient mon héroïne. Ma coke. Mon addiction.

— Voilà pour vous !

Étincelles, embrasement. La plus savoureuse et douce de toutes les tempêtes s'est levée dans ma tête. Je ne vois que des couleurs parfaites, partout. Son parfum à la cannelle vient me chatouiller.

Je souris, encore.

Je m'appelle Marion, j'ai 27 ans. Une barbe. Des cheveux indisciplinés.

Je m'appelle Marion. Je suis aveugle.

Et je viens de tomber amoureux.